

Le merle blanc

H. POURRAT, Trésor des contes, VII, 298-305.

Il y avait une fois un roi qui avait trois garçons. Les deux aînés savaient se faire valoir : toujours en habit d'écarlate, belle épée au côté. Et de l'or plein leurs poches. Ne mangeant que chapons gras et que pâtés de lièvre. Quand ils avaient mangé, ils buvaient un grand coup de bourgogne par-dessus tous leurs autres coups, puis ils se frisaient la moustache. Et ils allaient montrer leur belle jambe par la ville en attendant le lendemain.

Ils faisaient les avantageux et leur père le roi était fier de ses deux aînés.

Il l'était moins de son troisième, qui ne savait se faire valoir. Qui se contentait de rien pour soi et laissait tout aux autres. Qui portait veste et culotte de burelle blanche, n'avait jamais en poche qu'un écu de trois francs, dînait d'un peu de pain, d'un œuf dur et de trois grains de sel. Après quoi, il buvait un coup d'eau fraîche à la fontaine. Et il allait s'égayer au chemin des blés verts où de partout les alouettes montent chanter en l'air du temps.

Le roi le trouvait un peu fol. Surtout depuis que lui-même, en vieillissant, prenait une humeur triste. Ce roi s'accommodait fort mal de la vieillesse. Vieillir ne réjouit personne. A moins qu'en avançant en âge on n'ait trouvé la vraie jeunesse : cet esprit d'alouette qui sait se jeter toujours plus haut, tout en chantant. La gaieté d'âme, la confiance. Mais ce roi ne l'avait pas su. Et assez peu d'humains le savent.

Le roi, ridant le front, ne rêvait que de rajeunir. De trouver

le sorcier ou la sorcellerie qui le ramènerait à ses jolis quinze ans. Tassé sur son trône d'or, au fond de la grande salle, ou se traînant par les allées de son jardin

courbé sur son bâton, il fronçait les sourcils et lippe pendante, il ruminait cette idée-là.

Un jour, le ministre amena au roi un voyageur. Le voyageur parla du merle blanc. Cet oiseau-là ferait revenir le roi à l'âge du premier poil follet, quinze ans ou guère plus. Il ne fallait que trouver le merle au blanc plumage.

Le même soir, le roi fit venir ses garçons.

« A vous, mes fils, de vous mettre en quête. Celui de vous trois qui rapportera le merle blanc recevra de moi mon royaume.»

Les deux aînés vont se fournir d'argent et par cents et par mille, prennent leurs épées d'or fin, montent sur leurs grands chevaux.

Le troisième lui le pauvre, son écu de trois francs en poche, coupe à la haie un bâton blanc et se met de son pied en campagne.

Pas plus les uns que les autres ne savaient où chercher, ni même où s'enquérir. Le roi avait ouï un certain voyageur parler du merle blanc : il ne pouvait dire autre chose ...

Ils partent, chacun de son côté.

Le plus jeune, ma foi, suit la nuée qui passe et le ramier qui vole. C'était dans les grands chauds. A val le vent, donc il s'en va.

Sous le mur de la ville il a vu un fumier : les fanges, les pailles pourries, les tessons et les loques, avec les orties à l'entour. Là-dessus jeté, un corps d'homme où bougeait un nuage de mouches.

« Pourquoi n'a-t-on porté ce corps en terre sainte ? »

- Garçon de blanc vêtu, sachez que cet homme n'a rien lai~sé. Qui se serait chargé de payer porteurs et fossoyeurs, prêtres et chantres ? Son corps est resté là.

- Voici un petit écu. Est-ce assez pour le faire enterrer chrétiennement au cimetière?

- Bien sûr, garçon. Dieu vous le rende »

Il n'avait plus un sou en poche. Eh bien, il n'en serait que plus leste pour courir et mener la quête du merle blanc.

Il a passé la ville, il a passé les champs, il est entré dans le bois-bocage. Au mitan de ce bois, il a soudain vu un renard. Et ce renard l'a abordé, l'a salué.

« Bonjour, garçon de blanc vêtu. Où t'en vas-tu ainsi?

- Moi, je ne sais pas où je vais. Mais toi, dis-le-moi si tu peux. Je vais chercher le merle blanc. Renard, où le trouverai-je?

- Il n'est pas aisé à trouver. Encore moins aisé à avoir.

Car pour l'avoir, il faut avoir la belle fille. Et pour avoir la belle fille, il faut avoir la mule, celle qui fait de chaque pas sept lieues, la mule avec sa selle!

- Bon, cette mule d'abord!

Renard, toi qui sais où tout perche,

Dis où trouver ce que je cherche ?

- Au bois de Pampelune. Mais, attention, garçon : il y aura deux mules. Prends la jeune, ne prends pas la vieille. »

Ainsi renseigné, le garçon est allé au bois de Pampelune, qui est tout de pins rouges. Il fallait faire vite : choisir d'un coup entre les mules. On ne pouvait

s'amuser à leur regarder en la bouche, à leurs dents calculer leur âge. Le garçon s'est trompé, il a pris la plus vieille, celle qui ne fait que cinq lieues à chaque pas.

« Tout de même, si Dieu veut, cela ira ainsi. » Mais que faire de la mule, sans bride ni sans selle?

Renard, toi qui sais où tout perche

Dis où trouver ce que je cherche?

Sur la mousse du bois, il a vu arriver le renard.

« Garçon de blanc vêtu, la mule ne sert de rien qu'on n'ait la selle, aussi. Va au château de Pampelune, tu en trouveras deux : garde-toi de te tromper encore, prends la neuve, laisse la vieille. »

Le garçon a su faire, cette fois. Le jeu lui venait. Est entré au château par la porte d'argent, a gagné l'écurie, a pris la selle neuve.

Vite il court au buisson, où l'attendait la mule, attachée et cachée. Il lui pose la selle au dos, se jette sur la selle. Et au premier pas, cinq lieues faites. Au second pas, cinq autres lieues.

« Qui sait, de pas en pas! Peut-être aurai-je ce merle blanc qui fera revenir mon père à ses jolis quinze ans. Mais maintenant, ce qu'il me faut c'est la belle fille. »

Au bord d'un pré, il a fait halte.

Renard, toi qui sais où tout perche,

Dis où trouver ce que je cherche?

Sur l'herbette du pré, il a vu arriver le renard.

« Garçon de blanc vêtu, va au bois de Saint-Denis. C'est là qu'est la belle des belles! »

Le garçon est allé au bois de Saint-Denis qui est tout de chênes blancs. De cinq lieues en cinq lieues, le chemin ne durait guère.

Et sous un rosier aussi blanc, tout fleuri en boutons d'argent, il a vu celle qui est la beauté même. Vêtue de blanche soie et les cheveux flottants au vent, elle est assise auprès de la fontaine claire.

Il l'a saluée. Elle l'a salué. Il lui a offert trois fleurs d'amour et elle a avancé une main pour les prendre.

Alors, lui il l'a prise par cette blanche main, il l'a tirée à soi, l'a enlevée d'un bond, l'a fait passer en croupe, en la prenant contre soi, sur la mule.

Ha, la belle des belles a été tout pour lui, de l'instant qu'il l'a vue. Elle a été sa part du monde!

Mais puisqu'il l'avait entrepris, il lui fallait le merle blanc.

Renard, toi qui sais où tout perche,

Dis où trouver ce que je cherche?

Sur la feuille de menthe, auprès de la fontaine, a vu arriver le renard.

« Garçon de blanc vêtu, tu n'as plus qu'à aller au château des Miroirs, là où finit la terre. A la belle des belles, ils montreront le merle blanc. »

A peine le renard a-t-il dit, que les gens de Saint-Denis arrivent pour ravoire la belle fille.

Au premier coup de talon que le garçon lui donne, la mule a fait cinq lieues. Au second, autre cinq. Par-dessus les coteaux, par-dessus les vallons, volent, volent comme à tire d'aile.

Il fallait seulement se tenir bien serrés, car s'ils étaient tombés, passant ainsi dans l'air au-dessus des clochers, des bourgs et des chemins, des étangs, des forêts, et de la mer jolie, quel patatras!

En moins de rien sont arrivés là où finit la terre, au château des Miroirs.

« Gens du château, je vous amène la belle des belles! Le merle blanc faut lui montrer. »

A la belle des belles, comment rien refuser? Ils lui ont apporté le beau merle en sa cage. Le garçon leur a pris cette cage des mains.

Mais dès qu'il l'a tenue, il a bien su donner du talon à la mule.

Et la voilà partie, qui vole!

« Gens du château, je vous ai amené la belle des belles! Le merle blanc faut lui laisser. » Eux, déjà ne pouvaient plus l'entendre.

Ils s'écriaient, ils galopaient. La mule avait passé les rivages de mer, passé la mer jolie, les forêts, les étangs, les bourgs et les clochers. Ne s'est même pas posée au bois de Saint-Denis, au pays de la belle. Ni même pas, non plus, au bois de Pampelune, à son pays de mule. Elle ne voulait se poser qu'au pays du vieux roi.

Et eux, - sans doute ils n'en étaient qu'à se regarder l'un l'autre, - ils n'ont pas su voir au passage le renard qui leur faisait signe.

Oui, de sa queue, tant qu'il pouvait. Car il avait quelque chose à leur dire. Ils n'ont pas su le voir.

La mule s'est posée au haut d'une montagne qu'on nomme le Pas de la Mule, - ses fers y marquent encore sur une roche qui est là. Le destin l'a voulu : les deux aînés avaient, eu l'idée de monter sur ce mont.

« Qui sait si de la cime nous ne verrons pas le merle blanc arriver par le milieu des airs? »

Et quand ils ont été là-haut, juste, ils l'ont vu ...

Ils n'ont voulu savoir qu'une chose : c'est qu'il leur arrivait.

Donc, il était pour eux. Aussi la belle des belles, aussi la mule des mules.

De leur puîné, ils n'avaient que faire. À la première auberge, ils se sont débarrassés de lui. Ils avaient leurs habits parés : le tuer de leurs épées aurait été bien salissant. Alors, ils l'ont jeté dans le puits du jardin.

Ils l'ont fait basculer par-dessus la margelle. Et les voilà maîtres de la campagne, en possession du merle blanc, de la mule et de la belle fille.

Le malheureux cadet, à moitié assommé, s'est réveillé à la fraîcheur de l'eau. Par chance, le puits n'en avait qu'en son fond, à hauteur de ceinture.

« Mais de ce puits, comment sortir? Je ne reverrai jamais le château de mon père, jamais ma chère belle!

Renard, toi qui sais où tout perche ... »

Il n'avait pas fini de dire qu'il a entendu - tap, tap, tap, tap - de tout petits pas.

Ces pas sont venus droit au puits. Le renard a montré le bout de son museau.

« Garçon de blanc vêtu, j'ai tant voulu te mettre en garde!

Et tu es allé donner droit dans tes frères. Et ils t'ont précipité là ... Je vais tâcher de t'en tirer. Accroche-toi à ma queue, et croche ferme! Ho hisse! »

Voilà le cadet pendu à la queue du renard, et le renard s'évertuant. Il a tant fait, tant peiné, tant tiré, qu'il a amené le garçon hors du puits.

Ce renard n'était pas vrai renard, mais birette. Une birette, on sait que c'est un mort qui a pris forme de bête pour revenir hanter les vivants. Il a regardé le puîné, de ses yeux qui luisaient comme entre les feuilles un feu de lune.

« Garçon de blanc vêtu, je vais te conseiller une dernière fois, puis, pour toi, je ne pourrai plus rien. Si tu veux le savoir, je suis ce mort que tu as pris en pitié, sous le mur de la ville, quand tu as vu son corps mangé des mouches; et tu as donné tout ce que tu avais pour le faire porter en terre sainte. Ainsi, écoute-moi.

- Je t'écoute et je te rends grâces.

- Reste de cœur tout simple, garçon de blanc vêtu, mais n'y va plus à l'étourdie. Maintenant, va dans la finesse. Au château de ton père, tes deux aînés ont apporté le merle blanc, amené la mule aux pas de cinq lieues et la belle des belles. Reste qu'il y a à faire encore, pour qui sait faire. Rien ne va, au château : le merle ne chante point, la mule ne bouge point, la belle ne rit point. Ton père n'est pas revenu à ses jolis quinze ans. Tâche de rentrer chez ton père. Mais faufile-toi dans le logis comme un raton, arrive de ratounade, de grande ratounade ! Si les autres te voient, ils te poussent l'épée au corps, ils te tuent sans remise. Dès que tu auras le pied au château, tout te viendra. Suffit que tu y mettes le pied! »

Là-dessus, le renard a disparu.

Ha, le cadet n'a pas eu la patience d'attendre la nuit noire.

Le cœur lui tirait trop. Il s'est faufilé le long des haies, il a pris par la fausse porte. Chance pour lui que sa vêtue blanche soit devenue au fond du puits couleur de terre et de muraille. Il se faufile, il se faufile, se glisse par la lucarne.

Il met le pied dans le château de son père.

Aussitôt, ç'a été comme si le rayon descendait. Tout s'est ensoleillé. Le merle, qui avait la tête sous l'aile, le merle blanc s'est éveillé, a gonflé le cou, s'est mis à chanter tout à coup; tin, tin, tirlitintine, tin, tin, tirlitintin. La mule qui gisait affalée sur la paille, a pointé les oreilles; elle s'est dressée en pieds et la voilà à braire joyeusement. La belle fille qui pleurait au fin fond de sa chambre a couru, a crié, tant son cœur était aise.

Le roi est revenu à ses jolis quinze ans! Il est parti du coup pour la chasse aux alouettes.

Les deux aînés, dans leurs habits parés, eux aussi sont partis. Ils éprouvaient le besoin de prendre l'air des bois. Les tirelis du merle et le rire de la belle leur perçaient les oreilles. Ils sont partis dare-dare, et ne sont jamais revenus.

Le puîné a eu le royaume, avec les grâces de son père. Il a eu le merle blanc, la mule aux pas de cinq lieues, il a eu la belle des belles!

Et le coq a chanté

Le conte est achevé !